

QUI N'A PAS TUÉ  
JOHN KENNEDY?

## Du même auteur

Les Soldats perdus  
Des anciens de l'OAS racontent  
*Seuil, 2003*

L'Impossible Monsieur Borloo  
*Archipel, 2006*

Abus de pouvoir  
*Éditions du Moment, 2007*  
*prix Gondecourt 2007*

Profession, Elkabbach  
*Éditions du Moment, 2009*

Chers Élus  
Ce qu'ils gagnent vraiment  
*Seuil, 2010*

La Justice sous Sarkozy  
*Seuil, 2012*

VINCENT QUIVY

QUI N'A PAS TUÉ  
JOHN KENNEDY ?

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, boulevard Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

Ce livre est édité par Patrick Rotman

ISBN 978-2-02-108538-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

# 1. Dealey Plaza, Dallas, 22 novembre 1963

Une détonation.

Juste un bruit qui se perd dans le brouhaha des moteurs. Pétard ou pétarade, rien de grave.

Sur les trottoirs où se serre une foule dense et bon enfant, on continue d'agiter les mains, de sourire, on crie, on observe, on tente d'immortaliser le passage du convoi présidentiel à coups de films ou de photos. Il fait beau, il fait chaud, le week-end se profile et, dans la longue Limousine décapotable qui glisse sur Elm Street, il semble satisfait et détendu. Lance, amusé, à sa femme : « Tu ne peux pas dire que les gens de Dallas ne nous ont pas bien accueillis. » Une deuxième détonation, il s'affaisse. Porte les mains à sa gorge sans pouvoir dire un mot ni émettre aucun bruit. À ses côtés, élégante et distraite, elle sourit à la foule. Puis tourne la tête et le découvre blessé, se penche, l'observe, l'entoure, sans comprendre. Dans le siège devant, le gouverneur du Texas s'immobilise, saisi à son tour par une douleur soudaine.

Une nouvelle détonation. Un son sourd et inquiétant. Et l'écho étrange d'un pamplemousse qui s'écrase contre un mur : le bruit de l'impact qui fait exploser le crâne de John Fitzgerald Kennedy. Affolée, dépassée, en état de choc, Jackie se précipite sur le long coffre de la Limousine et, à quatre pattes, récupère un morceau du cerveau du 35<sup>e</sup> président des États-Unis. Le serre entre ses doigts et retourne auprès

de lui, ignorant la main de l'agent spécial Clint Hill qui a bondi pour lui venir en aide.

Passée une seconde de flottement, la caravane réagit, s'agite, s'affole. On flingue le président. « Oh ! Non, non, non ! hurle le gouverneur Connally. Mon Dieu ! Ils vont nous tuer tous ! » L'agent spécial Kellerman assis à l'avant crie au chauffeur de foncer. Après un hoquet maladroit, la lourde voiture officielle accélère pour filer vers le triple pont qui marque la fin de la Dealey Plaza de Dallas. Le président des États-Unis n'est plus qu'un corps ballotté par la vitesse dont le sang se répand par la tête grande ouverte sur les genoux de Mrs. Kennedy. Devant, le gouverneur Connally gît inconscient sur le sol de la Limousine, protégé par sa femme qui s'est couchée sur lui.

« Ils ont tué mon mari ! J'ai sa cervelle dans la main ! » répète Jackie.

Dans la voiture suiveuse, les membres du Secret Service, debout, ont dégainé leurs armes. Ils scrutent les fenêtres des immeubles, la foule, les alentours, prêts à riposter. L'agent Landis aperçoit un homme courant à contresens sur la pente herbeuse à sa droite. Un Noir courbé comme s'il portait une arme. Il pointe son pistolet sur lui, hésite, se ravise, et déjà la voiture file sous le triple pont, laissant derrière elle une foule hébétée qui court dans tous les sens.

Posant sa moto sur le bas-côté, l'officier de police Hargis se précipite sur la pente herbeuse. Le tir venait de là, quelque part, il en est persuadé. Escortant la voiture présidentielle, il a, quelques mètres derrière Jackie, reçu une pluie de chair et de sang. Des milliers de parcelles du cerveau du président. La balle a dû partir de la droite, peut-être du haut de la pente gazonnée, vers le pont, ou de cette barrière à côté. Il cherche, scrute, court au milieu de la foule qui va et vient paniquée. Ne trouve rien sur l'herbe ni derrière cette longue palissade qui longe la route et aurait pu servir de paravent à un tireur embusqué.

Un peu plus haut, au coin de Houston Street et de Elm Street, là où le cortège avait tourné pour s'engouffrer dans l'avenue fatale, l'officier de police Baker abandonne sa moto et se précipite dans l'immeuble du Texas School Book Depository. Les tirs venaient de là, quelque part, il en est persuadé. Il fonce à l'intérieur, cherche les escaliers, est guidé par un responsable du local, tente de prendre l'ascenseur, monte au second niveau, surprend un homme seul marchant vers la machine à Coca, pointe son arme sur lui.

« Est-ce que vous connaissez ce gars ? demande-t-il au responsable.

– Oui, oui, répond rapidement le directeur de l'immeuble. Il travaille ici. »

Poursuit son ascension par les escaliers et parvient au sommet. Il cherche, scrute, court, observe en bas la foule très agitée. Ne trouve rien sur le sol ni ailleurs.

Près du triple pont, là où la dernière voiture du long cortège officiel disparaît sous les yeux interdits des spectateurs qui se relèvent comme sortant d'un mauvais rêve, un policier avise un quidam :

« Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Quelque chose m'a touché quand j'étais là-bas.

– Oui, vous avez du sang sur la joue. »

Au Parkland Hospital, les agents du Secret Service, la garde rapprochée du président, s'affairent à sortir les corps de la Limousine ensanglantée. John Kennedy respire encore mais, déjà, les médecins décèlent le « souffle des agonisants ». En plus d'une méchante blessure à la tête qui lui a emporté une partie du cerveau, il a un trou à la gorge. Trachéotomie, massage cardiaque, piqûres, tout est inutile.

« Le président est mort », annonce le Dr William Kemp Clark. Mrs. Kennedy remercie poliment le médecin pour ses efforts désespérés. Il est 13 heures, ce 22 novembre 1963. Dans la salle d'à côté, le gouverneur du Texas, John

Connally, a repris connaissance. Ses jours ne sont pas en danger. Il a trois blessures dont deux sans gravité au poignet et à la cuisse. Sa femme est indemne.

Dans le couloir des urgences, le vice-président Lyndon B. Johnson attend calmement, son épouse, Lady Bird, à ses côtés. « Le président est mort. » À lui désormais d'assumer le pouvoir. Quelques mots à la jeune veuve et la décision est prise : repli immédiat vers Washington. Mais Jackie refuse d'abandonner le corps de son mari. Et Johnson refuse d'abandonner Mrs. Kennedy. Or la loi exige qu'il y ait autopsie, et qu'elle soit pratiquée sur place, ici, à Dallas.

Sur Dealey Plaza, la foule s'est dispersée. Il reste encore des gens qui observent et cherchent, pointent les traces de sang sur l'asphalte, entourent cet immeuble du coin, le dépôt de livres scolaires – Texas School Book Depository – où règne un semblant d'agitation et où s'est regroupée toute une armée de policiers.

Au Parkland Hospital, les hommes du Secret Service prennent les choses en main. L'avion présidentiel Air Force One est prêt, le vice-président est évacué sans délai. Le temps de trouver un cercueil au président défunt et Mrs. Kennedy le rejoint avec la dépouille de son mari. L'autopsie sera faite plus tard, ailleurs.

Il est 14 heures passées, dans l'avion, Lyndon B. Johnson prête serment, la présidence Kennedy prend fin.

L'affaire Kennedy commence<sup>1</sup>.

1. Les citations de ce chapitre sont extraites respectivement des témoignages de Mrs. John F. Kennedy, *Hearings before the President's Commission on the Assassination of President Kennedy* (Auditions devant la commission présidentielle sur l'assassinat du président Kennedy), United States Government Printing Office, 1964, vol. V, p. 180 ; John Bowden Connally, *ibid.*, vol. IV, p. 144 ; Mrs. John Bowden Connally, *ibid.*, p. 148 ; Marion L. Baker, *ibid.*, vol. III, p. 251 ; James Thomas Tague, *ibid.*, vol. VII, p. 553 ; William Kemp Clark, *ibid.*, vol. VI, p. 21.



## 2. Dallas Police Department

Une détonation.

Suivie de trois autres qui secouent, en début d'après-midi, le quartier tranquille de Oak Cliff, aux abords immédiats du centre de Dallas. Dans une de ces rues paisibles où somnolent des maisons alignées entourées de jardins sans clôture, les passants sont rares et l'agitation limitée. Les habitants sont au travail, leurs enfants à l'école, les jeunes sont en ville. Un taxi passe. Une voiture de police qui patrouillait a ralenti et s'est arrêtée à hauteur d'un des rares passants déambulant sur le trottoir. L'officier est sorti du véhicule et s'est approché du jeune homme, qui a brandi une arme et a abattu le policier de quatre balles à bout portant. Quatre détonations qui ont déchiré le silence du quartier assoupi et résonnent dans les rues alentour.

Helen Markham n'en croit pas ses yeux. On vient de tuer devant elle, là, plus loin, à quelques mètres, un officier de la police de Dallas. Elle se précipite mais le policier est déjà mort et son meurtrier, qui s'est enfui à pied, déjà loin.

À quelques kilomètres de là, l'arme au poing, fouillant le moindre recoin d'un immeuble au coin de Elm Street, le capitaine J. W. Fritz, chef du bureau des vols et homicides – la brigade criminelle – n'a pas le temps de s'intéresser à l'affaire. Depuis 12 h 30, c'est l'ébullition, Dallas est en état

de siège : les flics sont tous mobilisés pour retrouver l'assassin de JFK.

Le capitaine Fritz est un des rares responsables de la police de la ville à ne pas avoir assisté à l'attentat. Chargé de sécuriser l'immense bâtiment du Trade Mart, à quelques encâblures du centre de Dallas, il attendait au milieu d'une foule fébrile l'arrivée du cortège présidentiel. Des centaines d'invités, des dizaines de serveurs, tout ce monde dans lequel devaient se fondre, le temps d'un déjeuner, le président des États-Unis, son épouse, le vice-président et sa femme, le gouverneur de l'État, les parlementaires et autres VIP du barnum officiel. Pour sécuriser ce beau linge, le capitaine Fritz savait pouvoir compter sur la présence discrète mais efficace des hommes du Secret Service venus tout droit de Washington.

Et quand les hommes en noir, à midi et demi passé, lui ont fait signe, il a pensé que le convoi présidentiel allait enfin arriver.

Le convoi ? Il a été détourné sur le Parkland Hospital. Le président a été touché.

Sans attendre que la rumeur traverse la foule, J. W. Fritz a appelé son chef et pris les ordres. Direction l'hôpital, à deux pas de là.

Devant le bâtiment, le capitaine a découvert la présence massive des membres du convoi encore hébétés par l'attentat auquel ils avaient du mal à croire. Policiers et agents du Secret Service attendaient là, impuissants et démunis face à la cohorte des hommes en blanc qui semblaient tout à coup tenir entre leurs mains l'avenir du pays tout entier. Responsable de la brigade criminelle, J. W. Fritz a vite pris conscience que sa place n'était pas au chevet du président mourant ni aux portes d'un hôpital qu'agents et policiers sécurisaient avec un zèle un peu dérisoire, mais sur les lieux du crime.

Là-bas sur Elm Street, un ou plusieurs hommes avai(en)t tiré sur le président Kennedy. Et s'il(s) n'étai(en)t pas encore arrêté(s), il allait falloir tout faire pour le(s) trouver au plus vite. Après un rapide échange avec le grand chef Jesse Curry, le capitaine Fritz a abandonné le Parkland Hospital pour Dealey Plaza. Il n'était pas encore 13 heures quand il est arrivé sur Elm Street et s'est rendu immédiatement au bâtiment du Texas School Book Depository, le dépôt de livres scolaires, où tous ses hommes, ou presque, s'étaient regroupés.

« Il est dans l'immeuble », lui ont indiqué les officiers. Il ? Lui, l'assassin, le tireur, le tueur. De nombreux témoins ont désigné une fenêtre, celle du coin du sixième étage<sup>1</sup>, à l'angle de Elm Street et de Houston Street. Plusieurs personnes y ont vu le canon d'un fusil, d'autres y ont situé l'origine des tirs : trois coups successifs et rapprochés. Un homme dit même avoir vu distinctement le tireur : un type jeune, blanc, mince, pas très grand. Pendant que son signalement était diffusé à toutes les voitures de patrouille, les policiers ont entouré le bâtiment. Arme à la main, le capitaine et ses hommes ont entrepris de fouiller l'immeuble, pièce par pièce, niveau par niveau, mètre après mètre.

La traque est intense quand parvient au capitaine Fritz l'annonce de la mort de l'officier J. D. Tippit dans le quartier de Oak Cliff. Un coup dur pour la police de Dallas, mais la fouille n'est pas finie, l'assassin se terre encore peut-être dans un recoin. L'officier abattu à Oak Cliff ? Plus tard. Il faut

1. Aux États-Unis, on ne parle pas de rez-de-chaussée mais de premier niveau. De sorte que « notre » premier étage correspond au deuxième niveau [étage] américain. Le fameux « sixième étage » du dépôt de livres est, en fait pour nous Français, le cinquième. Raison pour laquelle on trouve dans la littérature sur l'assassinat de Kennedy, des ouvrages parlant du cinquième étage quand d'autres évoquent le sixième pour désigner le même niveau, celui d'où sont partis les coups de feu. Ici, on reprendra la classification américaine.

poursuivre. Mais l'entrepôt semble décidément ne contenir que des cartons de livres derrière lesquels aucun tireur aux aguets ne paraît se cacher.

L'excitation retombe d'un cran, la piste du « sixième étage » se dissipe de minute en minute, la recherche est décevante. De l'intérieur du bâtiment, un des officiers appelle le capitaine.

Quoi ?

Trois douilles trouvées non loin de la fenêtre de l'angle du sixième étage. Le tireur était bien là, tapi dans l'ombre, dissimulé derrière des piles de cartons de livres. J. « Will » Fritz donne l'ordre de ne rien toucher avant que les spécialistes du labo interviennent et que les photos soient prises. La chasse se poursuit, pièce par pièce, recoin par recoin. Toujours pas de meurtrier mais un nouvel appel.

Quoi encore ?

Un officier a trouvé une arme. Elle était cachée, entre deux cartons, tout près de la fenêtre et des douilles. L'arme du crime, sans aucun doute. J. W. Fritz l'observe et la soulève. Un fusil de forte puissance avec une lunette télescopique. De la culasse, il retire une quatrième balle qui, elle, est intacte. Penser aux empreintes pour pouvoir faire « parler l'arme », ne rien toucher. L'assassin ne peut pas être loin. Il faut le trouver. On fouille encore. Nouvelle interruption : cette fois, c'est le patron du dépôt de livres, Roy S. Truly, qui annonce :

« Il manque un employé. » Malgré la cohue et la confusion, tout le personnel est là, prêt à reprendre le travail. Tous sauf un.

« Son nom ? demande le capitaine Fritz.

– Oswald, Lee Harvey Oswald. »

Il était là, tout à l'heure, juste après les coups de feu. Truly l'a croisé, au deuxième niveau, un officier peut en témoigner. Depuis, il a disparu, introuvable, il a quitté le bâtiment.

« Son adresse ? » demande Fritz parant au plus pressé. Irving, 2515 Ouest, 5<sup>e</sup> Rue, dans la banlieue de Dallas, chez

Mrs. Paine. Le capitaine y envoie deux hommes. Quant à lui, il décide de filer jusqu'à son bureau pour vérifier si ce Lee Harvey Oswald est déjà fiché. Son absence ne prouve rien mais offre un début de piste. Roy Truly l'a décrit comme un employé sérieux et assidu. Pourquoi alors avoir décidé de s'absenter juste après le crime tandis que la police entourait le bâtiment et qu'il était temps pour lui de reprendre son travail ?

Will Fritz s'accroche à ce nom et à ce début de quelque chose. Ces premiers éléments : l'arme et les douilles retrouvées dans le bâtiment, à ce sixième niveau difficile d'accès avec son escalier étroit et ses monte-charge peu commodes... Si le tireur travaillait dans l'immeuble ? S'il était un des employés du dépôt de livres ? Il lui était facile alors d'introduire discrètement le fusil dans le bâtiment, de se bâtir un abri de piles de cartons pour se dissimuler pendant le tir et de filer ensuite sans crier gare.

Lee Harvey Oswald. Le capitaine tient sa piste et fonce.

Un peu plus de 14 heures, la mort de JFK est sur toutes les lèvres, Will Fritz arrive à son bureau. L'urgence ? Trouver ce fameux Oswald. Mais les officiers lui parlent de J.D. Tippit, leur collègue abattu à Oak Cliff, 39 ans, une femme, trois enfants. Un coup dur. Des pistes ? s'enquiert rapidement le capitaine. On a arrêté un suspect, expliquent les officiers, un dénommé... Oswald qui, armé, s'était réfugié dans un cinéma.

Quel nom ?

« Oswald. O-S-W-A-L-D.

– Son nom complet ?

– Lee Harvey Oswald. »

Le capitaine a du mal à cacher sa surprise.

« C'est le suspect que nous cherchons pour le meurtre du président. »

Les pistes se rejoignent. Si cet Oswald a tué un officier de police à quelques kilomètres de l'avenue tragique peu de temps après l'assassinat, c'est que, sans doute, il a bien quelque chose à voir avec l'attentat. Sa disparition du Texas School Book Depository a tout l'air d'une fuite.

En vieil enquêteur expérimenté, Will Fritz voit tout l'intérêt de la situation : il va pouvoir « travailler » le suspect sans se soucier de prouver dans l'immédiat son implication dans l'assassinat du président. S'il a vraiment flingué un flic, le dénommé Oswald n'est pas prêt d'être libéré. De quoi laisser le temps aux enquêteurs de rassembler minutieusement et sans précipitation les éléments concernant la mort de JFK.

Première urgence : s'informer des circonstances du meurtre de l'officier Tippit et du sérieux des charges qui pèsent contre l'employé du dépôt de livres. Il existe, expliquent les policiers, plusieurs témoins oculaires de la scène qui, tous, ont donné une description assez précise du coupable. Elle correspond à celle d'Oswald. Après le meurtre, à quelques rues de l'endroit où Tippit s'est fait descendre, le jeune homme a été repéré par des passants, intrigués par son air apeuré et sa façon de se dissimuler au passage des voitures de patrouille. Un marchand de chaussures l'a observé se cacher dans sa boutique, l'air d'un type aux abois, comme fuyant ou craignant les policiers. Il s'est réfugié à l'intérieur du Texas Theatre, un cinéma sur Jefferson Boulevard, où il a été appréhendé de manière un peu mouvementée, semble-t-il, par la patrouille. Il portait une arme, s'est débattu avant de lâcher : « Voilà, tout est fini. »

Dans la tête du capitaine, il s'agit de ne pas traîner. Il faut rassembler au plus vite les témoins pour une identification formelle et bétonner au maximum l'affaire. Agir avec précision sans se préoccuper pour l'instant du lien avec l'attentat présidentiel. Une enquête carrée pour coincer Oswald et,

ensuite, aborder en position de force l'autre affaire où les témoins précis semblent moins nombreux.

Will Fritz n'est pas né de la dernière pluie. Quand il est entré dans la police de Dallas, il y a quarante-deux ans, John Kennedy n'était qu'un gamin. À 68 ans, il peut se prévaloir d'avoir passé plus de trente années au bureau des vols et homicides de cette cité du Texas. Une riche expérience dans une ville où l'on n'est pas avare de coups de feu et de règlements de comptes. Recruté comme simple agent, il a gravi un à un tous les échelons et a la réputation d'avoir élucidé bon nombre d'affaires. Malgré ses airs de vieux papy flegmatique, son visage de retraité renfrogné, sa voix éraillée, ses lunettes austères d'employé de bureau des années 1950 et son incontournable chapeau de cow-boy texan, Will Fritz connaît le boulot.

Et la chance lui sourit. Lui qui s'apprêtait à aller chercher Oswald, voilà qu'Oswald vient à lui. Il est là, à l'hôtel de police, ramené par une cohorte de flics.

Vu l'enjeu de l'affaire, le capitaine Fritz n'a pas le cœur à attendre. Si Oswald est dans les murs, alors il n'y a qu'à interroger sans tarder Oswald. Il faut juste régler un détail : le FBI est là aussi et veut assister et participer à l'interrogatoire. Même si l'enquête est sous le contrôle exclusif de la police de Dallas, le capitaine n'est pas opposé à la venue des Fédéraux. Il a l'habitude de travailler avec eux. Et les invite à le rejoindre dans son bureau où Lee Harvey Oswald est assis face à lui. Fritz découvre un homme jeune, mince, pas très grand, brun, le regard vif, qui ne paraît pas spécialement agité ni exalté.

Pour ce premier entretien, le capitaine ne veut rien brusquer. Poser au suspect des questions sans agressivité, précises ou d'ordre général, sur sa vie, son passé, son parcours afin de « faire connaissance » et d'instaurer un climat de confiance.

Lee Harvey Oswald répond avec calme et bonne volonté. Oui, il travaille au dépôt de livres scolaires. À quel étage ? Généralement au deuxième, mais parfois à d'autres. Où se trouvait-il au moment du passage du convoi présidentiel ? Il était en train d'avalier son déjeuner au premier niveau de l'immeuble. Est-il vrai qu'un officier de police l'a interpellé juste après l'assassinat ? « Oui, répond-il toujours serein, j'étais au deuxième étage en train de boire un Coca. » Pourquoi alors avoir quitté l'immeuble ? Parce que, explique-t-il en substance, il y avait une telle excitation qu'il pensait que personne ne ferait plus rien de l'après-midi. L'entreprise n'est, selon lui, pas très regardante sur les horaires, on ne pointe pas, alors, dans ces conditions, mieux valait aller prendre l'air.

À la question : « Possédez-vous un fusil ? », Lee Harvey Oswald répond : « Non. » Mais ajoute qu'il en a vu un dans le bâtiment quelques jours plus tôt, dans les mains du patron, Mr. Truly, qui semblait le faire admirer à plusieurs employés.

Où est-il allé après avoir quitté le dépôt de livres ? Il est retourné chez lui, dans le petit meublé qu'il loue en ville, non loin de là, à North Beckley pour se changer et prendre un pistolet avant d'aller au cinéma.

Pourquoi prendre un pistolet ?

« Vous savez, répond Oswald sans se démonter, ce que font les mecs avec un pistolet. Ils le portent, c'est tout. »

Les Fédéraux prennent le relais pour questionner le suspect sur son passé. L'interrogatoire prend un autre ton. À la surprise du capitaine Fritz, l'agent Hosty semble bien connaître le parcours de Lee Harvey Oswald. Le calme manutentionnaire du dépôt de livres a fait partie des [troupes de] Marines et a vécu plusieurs années en URSS. De quoi intéresser le FBI, quelques mois après la crise des missiles de Cuba qui a failli déboucher sur un conflit nucléaire entre les États-Unis et l'empire soviétique. Mais Oswald paraît lui aussi connaître



l'agent Hosty et lui reproche violemment d'avoir accosté sa femme à deux reprises.

Will Fritz ouvre de grands yeux. C'est quoi cette histoire ?

« Qu'est-ce que vous entendez par "accosté votre femme" ? s'enquiert-il auprès d'Oswald.

– Il l'a maltraitée quand il est venu l'interroger. »

Sans se démonter l'agent fédéral continue de le questionner.

« Vous êtes-vous rendu à Mexico ? À l'ambassade soviétique de Mexico ? » Oswald répond par la négative. Non, il n'est pas allé à Mexico.

Fritz s'informe alors des idées politiques de l'ancien émigré américain en URSS. Oswald affirme qu'il n'en a pas. Qu'il a simplement appartenu au comité de soutien à Fidel Castro, « Fair Play for Cuba », dont il a été le secrétaire local quand il habitait à La Nouvelle-Orléans. Rien de plus.

Le capitaine note : URSS, Castro, voilà qui ressemble quand même à un pedigree politique. Et dessine, petite touche par petite touche, le portrait de l'assassin d'un président. Il est sur la bonne piste, a affaire au « bon client ». Revient sur le passage d'Oswald dans les Marines, là où on apprend à manier le fusil et à tirer avec précision. Un élément de plus.

Était-il un bon tireur ? s'enquiert le capitaine Fritz. A-t-il eu des médailles ou des récompenses ?

« J'ai eu les médailles habituelles », répond laconique Lee Harvey Oswald. Dans l'esprit du policier, les éléments se structurent et dressent les contours d'une personnalité bien particulière : ancien Marine, vraisemblablement communiste, tireur chevronné au parcours chaotique qui, malgré son expérience et son intelligence, semble se complaire dans un emploi temporaire et subalterne de manutentionnaire. Un drôle de type, une drôle d'existence, un coupable en puissance. Fritz garde son sang-froid, sait, par expérience, qu'une enquête

n'est jamais bouclée d'avance mais saisit l'évidence. Ne pas s'exalter, certes, rassembler le plus d'éléments possible tout en mettant le paquet sur ce militant pro-castriste qui a appris à tirer et s'est débattu quand les officiers sont venus l'arrêter.

L'interrogatoire continue. Les policiers partis sur la piste Oswald ramènent les premières informations sur la vie de Lee Harvey. Le capitaine Fritz note un nouveau détail à charge : le jeune homme a loué son meublé dans le centre de Dallas sous le nom de O. H. Lee. Pourquoi un faux nom ? La question ne trouble pas la sérénité du suspect. Il s'agit juste d'une erreur de la logeuse qui a mal compris et transformé Lee H. Oswald en O. H. Lee, affirme-t-il...

L'explication laisse le policier un rien dubitatif. Dans l'après-midi, arrive un des témoins du meurtre de l'officier Tippit. Helen Markham vient pour l'identification. Fritz décide d'organiser toutes affaires cessantes un tapissage où, perdu parmi des policiers figurants, Oswald, l'œil abîmé et l'allure un peu hirsute, prend place devant une glace sans teint derrière laquelle Helen Markham l'observe.

Alors ? Oswald d'un côté, le témoin de l'autre, de longues minutes passent. Helen Markham prend son temps. Le numéro 2. C'est le numéro 2. Elle ne paraît pas très sûre. Demande à le voir de profil. Qui ? Le numéro 2. Oswald – c'est lui – se tourne. Cette fois, elle est convaincue. Oui, c'est lui, c'est l'homme qu'elle a vu tirer, tout à l'heure, en pleine rue, sur le policier alors qu'elle se rendait à son travail.

L'enquête décidément avance à grands pas. Le meurtre de l'officier remonte à trois heures seulement, la mort de Kennedy à guère plus, et tout porte à croire que l'assassin est là, devant le capitaine, accumulant, calme et stoïque, les éléments confondants. Pour le moment, il n'est question que de l'affaire Tippit. Un flingage que le suspect s'évertue à nier. Il n'a tué ou tiré sur personne. La seule erreur, la seule

loi qu'il admet avoir enfreinte, c'est au moment de son arrestation, à l'intérieur du cinéma, quand il s'est débattu et a frappé un policier qui, en retour, lui a salement amoché l'œil. « C'est la seule chose de mal que j'ai faite. »

Pourtant, à mesure que les premiers résultats de l'enquête arrivent, les charges s'accumulent contre lui. Ces petites pièces de puzzle qui peu à peu dessinent le portrait d'un assassin solitaire. On a trouvé dans ses poches des balles de calibre 38. Un calibre similaire aux douilles retrouvées au pied de l'officier Tippit. Il y a l'arme, le témoin formel, et même le mobile : la peur d'être arrêté après l'assassinat de Kennedy. Au moment où le policier a été tué, le signalement de l'homme aperçu à la fenêtre du sixième étage du dépôt de livres, qui correspond à celui d'Oswald, venait d'être diffusé à toutes les voitures de patrouille. De sorte que le suspect a probablement été repéré puis interpellé par l'officier Tippit.

Fritz accumule à la vitesse grand V les détails troublants. Mais il y a mieux. Un des officiers s'est rendu auprès de l'épouse d'Oswald et ramène une info capitale : interrogée sur l'arme, elle a affirmé que son mari possède bien, contrairement à ce qu'il prétend, un fusil.

Dans la tête du capitaine, l'affaire semble entendue. Et l'enquête, désormais, est tout entière concentrée sur ce type autour duquel l'étau se resserre inexorablement. S'il est un peu tôt pour négliger d'autres pistes – sur Dealey Plaza, les officiers continuent leur travail –, Will Fritz ne peut que constater l'accumulation de ces éléments qui tombent minute après minute et enfoncent Lee Harvey Oswald. Il est 18 h 30 et de nouveaux témoins oculaires arrivent pour tenter d'identifier l'assassin du policier Tippit. Il y a là un vendeur de voitures, Callaway, son employé, Guinyard et un chauffeur de bus, MacWatters. Les deux premiers, à un bloc de maisons du lieu du crime, ont entendu les coups de feu et, se rapprochant

de la scène, ont vu un homme s'enfuir, un pistolet à la main. Leur déclaration est d'autant plus crédible que le meurtre n'a pas eu lieu dans une de ces rues surpeuplées de l'hypercentre où voitures et piétons se bousculent, se confondent et se mélangent, mais dans une avenue résidentielle typique des banlieues américaines avec ses maisons individuelles, ses jardins ouverts et peu boisés, ses artères peu fréquentées. Un endroit où un homme qui court seul avec un flingue est vite repéré.

Le capitaine organise le deuxième tapissage de la journée. Toujours le même rituel : des flics qui correspondent plus ou moins au signalement du tueur et Oswald ; les témoins derrière la vitre sans teint. Alors ? Le vendeur de voitures et son employé n'ont pas d'hésitation. Ils désignent sans le moindre doute Lee Harvey Oswald. Oui, c'est lui qu'ils ont vu courir juste après le crime, une arme à la main.

Décidément tout « colle ». Le type arrêté au cinéma de Jefferson Boulevard, à quelques blocs de l'endroit où a été abattu l'officier Tippit, est bien l'assassin. Le troisième témoin venu pour identifier Oswald est cependant moins formel. Si le suspect correspond par sa corpulence et sa taille à l'homme qu'il a pris dans son bus, le chauffeur MacWatters peine à le reconnaître, mais son témoignage est moins capital. D'abord parce qu'il n'est en aucune façon témoin du crime. Il est juste censé avoir trimbalé Lee Harvey Oswald d'un coin de Elm Street jusqu'à Lamar Street, à trois blocs de là, immédiatement après l'assassinat du président. Ensuite parce que le ticket retrouvé sur le suspect confirme qu'il a bien emprunté ce bus. Enfin parce qu'Oswald l'admet sans problème.

Pour Will Fritz, les éléments recueillis sont plus que suffisants pour inculper Lee Harvey Oswald du meurtre de l'officier. Il est déjà 19 h 10 et, dans le bureau du chef de la brigade criminelle, on lui lit ses droits et on notifie officiellement les